

Brèves littéraires

Brèves

Frédo

Gaétan Blais

Numéro 64, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, G. (2003). Frédo. *Brèves littéraires*, (64), 69–73.

GAÉTAN BLAIS

Frédo

Trente-cinq ans de boîte lunch à entendre parler de chars et de sport par des bricoleurs de patio. Trente-cinq ans à écouter des syndiqués gras dur et boursicoteurs parler d'argent. Et moi je subissais tout ça. Trente-cinq ans à repousser l'abrutissement de ces lieux en y semant subversivement les graines d'un discours différent de la une du matin. Trente-cinq ans pour aboutir à un beau fonds de pension assurances incluses et m'affranchir. De tout ça. Sans rancune aucune. Juste désabusé.

Les *foursome* de baby-boomers retraités à 55 ans ne m'intéressaient guère. J'avais besoin de savoir si j'étais encore vivant : j'ai sauté en parachute, escaladé des montagnes, fumé du pot. Plaisirs éphémères de sensations passagères. J'étais vivant mais mort en dedans. Un mort vivant, un karma famélique, une âme vide.

J'entrepris de remeubler mon intérieur : séminaires, prières, calvaire. Rien n'y fit. Je me tournai vers la science : calcium, lithium, capharnaüm. La retraite n'était-elle qu'une longue agonie ? Hors du travail point de salut ? Étais-je condamné à retourner travailler ? Plutôt mourir ! Et je mourrais. Lentement.

Puis un beau jour, il m'apparut. Derrière la vitrine d'une boutique, il m'interpellait. Une belle gueule avec un tatou, son nom sous le tatou : Bianchi SL

Lite. Un bijou bleu céleste fabriqué à la main en Italie. Un trône pour selle, une légèreté au bout de l'index. Un cadre plus que parfait, un prolongement de moi-même. Bien assis sur sa selle magique, casqué avec en prime des lunettes d'aviateur, je découvris la vision kaléidoscopique de l'espace-temps du cycliste. Surprise ! Ma vie n'était plus contenue dans la perspective d'un écran. Une révélation ! Un réveil spirituel ! J'ai tout vendu. Tout abandonné. Je suis parti dans le sens du vent, convaincu d'une mission à accomplir.

Beaucoup de Québec et d'Europe. Un peu d'ailleurs. Les pistes du Midi l'hiver. Les rubans du nord l'été. Les bernaches pour sablier. Randonnées du second souffle pour un Don Quichotte quinquagénaire. Découverte du Nouveau Monde pour un Marco Polo de banlieue. Une retraite à pédaler au fil des cycles qui cadencent la terre, l'habillent pour la parer, la célèbrent pour l'immaculer d'un linceul blanchâtre.

Grâce à mon vélotransporteur mes sens se motivèrent par devers ces saisons. Dans un premier temps mon odorat : la terre exhalait un bouquet exquis qui parfumait mes narines au rythme du pédalier. Le roulement des cris des enfants dérapait dans mes oreilles pour confirmer dans leurs jours chauds les mois de Phœbus. L'arrière-saison, elle, dévoilait ses couleurs fugitives avant la froidure où je fonçais, corps penché sur guidon et bouche ouverte, pour attraper les flocons de neige. Vie parallèle où je rajeunissais...

J'appelais mon vélo Frédo. À cause de ses origines. Je l'avais habillé de deux sacoches rouges à l'arrière, d'un phare décoratif et d'une sonnette à l'avant. Une

sonnette comme celle de mon enfance qui révélait au monde mon existence.

Mon fidèle compagnon n'a jamais montré de signe de défaillance durant notre épopée. Tout au plus a-t-il manqué de souffle et est-il tombé à plat devant l'impuissance des petits villages à garder leurs enfants. Ils se ressemblent tous, ces petits villages avec leurs galeries garnies de fleurs d'une beauté embaumatoire. Et moi je leur disais, à ces habitants, que la fatalité n'existait que dans leurs têtes. Que c'était une diversion d'un maître indigne qui nous gouvernait pour satisfaire sa seule appétence. Et ils me croyaient. Et ils entreprenaient la grande corvée pour perpétuer leurs bleds.

Beaucoup de gens ordinaires sur notre route. Comme ces vieilles serveuses aux pieds enflés et au faciès intrigué quand elles me voyaient entrer dans leur restaurant avec Frédo. Les clients, eux, cessaient de parler. Sans doute n'étaient-ils jamais allés bien loin avec leurs vies et dans leurs têtes. Moi, j'aimais à penser que ceux qui me saluaient enviaient ma témérité à troubler un certain ordre établi. Surtout quand je nouais une bavette à Frédo.

Le soir venu, nous laissions la voix de la nature nous guider vers un gîte où nous étions rarement déçus. Il y a bien cette fois où une hôtesse nous avait surpris dans le même lit, mais bon, nous ne faisons rien de mal. Les gens qui reçoivent de parfaits étrangers doivent bien s'attendre à des surprises. N'est-ce pas pour cela qu'ils ouvrent leurs portes ? Pour sortir de leur quotidien ? Pour vivre des aventures ? À la maison ? Des aventures au mieux racontées, mais des aventures quand même ? Alors moi, je leur disais

n'importe quoi et ils me croyaient. Ça leur donnait des frissons à ces gens de rêver.

La chose la plus marquante que nous ayons rencontrée a été une enfant alors que nous roulions sur une route secondaire et que les quelques maisons retirées me donnaient l'impression de n'avoir été construites là que dans le seul but de remplir un espace tellement elles semblaient insignifiantes dans la beauté du paysage. De l'une de ces habitations, un appel : « Tu vas repasser, monsieur ? » C'était une fillette d'à peine cinq ans au regard triste. Mais comment peut-on être triste à cinq ans ? Elle se berçait, une vieille femme à ses côtés. « Tu vas repasser, monsieur ? », me répéta-t-elle. Alors moi, pour lui faire plaisir, je repassais. Et elle, avant que je ne m'éloigne trop, elle répétait : « Tu vas repasser, monsieur ? » Et moi, pour lui faire encore plus plaisir, je repassais, jusqu'à ce qu'elle reprenne son regard triste et rentre à la maison en entraînant la vieille dame avec elle. Eh bien ! cette enfant, elle m'a arraché le cœur. Je suis retourné la voir le lendemain matin, le ventre de Frédo rempli de livres d'images et de patates en chocolat et je lui ai raconté des histoires tirées de la ribouldingue de mon enfance. Eh bien ! cette enfant, elle riait quand je suis parti. Même que son rire fréquente souvent mon tiroir à souvenir.

Tourner la manivelle du matin au soir n'était pas sans danger. Nous devions nous méfier constamment de ces uranosopes en voiture qui envahissaient notre territoire, rétrécissaient notre trajectoire. Contre ceux-la, nous ne cédions pas d'un pouce. Pas un seul. Dussions-nous leur barrer la route, jamais je n'aurais laissé ces mangeurs d'asphalte pénétrer

l'espace-temps du cycliste sans m'interposer, car sous leurs apparences paisibles se cache l'intolérance. Et moi, je ne tolère pas l'intolérance.

Après un an de véloroute, un malaise persistant m'obligea à consulter : « Monsieur Tremblay, j'ai de très mauvaises nouvelles pour vous ». Le verdict m'assomma. Littéralement. Quelques éternités plus tard, je me relevai encore groggy et sortis du bureau. Dehors le premier soleil du printemps réchauffait les petits corps transis d'oiseaux hyperactifs. De leurs jeux s'exhalait une odeur d'humus que je reconnaissais. De mon être émanait une envie irrésistible que je reconnaissais itou : fuir. À nouveau. Avec Frédo.